Le Négociant Canadien

MONTREAL, JEUDI, 18 DECEMBRE 1873.

Commerce du Canada.

Le *Monetary Times* du 12 décembre publiait les chiffres en gros du commerce canadien pour la dernière année fiscale expirée le 30 juin 1873. Il paraît que la valeur totale des importations a été de $126,586,523, ce qui est une augmentation de $17,881,628 sur l'année précédente.

Les exportations ont atteint le chiffre de $90,610,573, ce qui est une augmentation sur l'année précédente de $8,966,689.

L'écart entre les importations et les exportations grandit toujours; il atteint cette année $35,975,950.

Depuis l'établissement de la confédération, la balance du commerce a constamment augmenté contre nous, et le tableau suivant fera voir dans quelle proportion :

Année.	Excédent.
1867-68	$14,417,418
1868-69	6,927,389
1869-70	1,240,849
1870-71	12,773,864
1871-72	25,065,232
1872-73	35,975,950
Total en 6 mois	$96,400,702

En vue de ces faits, c'est une source de satisfaction que de savoir que l'année fiscale courante accuse une forte réduction d'importations.

Chambre de Commerce de la Puissance.

La prochaine convention de la Chambre de Commerce de la Puissance promet d'être très importante. Les diverses organisations locales mettent à l'ordre du jour pour la discussion plusieurs questions du plus haut intérêt. Nous espérons que les chambres de la province de Québec ne manqueront pas d'y envoyer tous les délégués auxquels elles ont droit.

Depuis notre dernier numéro les élections suivantes de délégués ont eu lieu.

Chambre de Commerce de Lévis :—M. I. Belleau.

Chambre de Commerce de Québec :—MM. Joseph, Ledroit, Roach et Fraser.

Chambre de Commerce de Toronto :—MM. Thomson, Howland, Trout et G. Gordon.

La Chambre de Commerce de Lévis met à l'ordre du jour le tracé du chemin de fer du Pacifique et la construction d'un bassin de radou à Québec ; celle de Toronto, les questions de la Faillite, de l'acte des timbres, de la distribution gratuite des lettres, et de l'assurance contre l'incendie. Il est bien probable qu'elle donnera aussi des instructions à ses délégués relativement au tracé du chemin de fer du Pacifique et de la protection de l'industrie nationale.

L'industrie à Montréal.

Nous avons assisté hier soir à une fête intime qui, à nos yeux, possède la plus grande importance et qui contient une leçon dont les classes industrielles devraient profiter. Nous avons vu la question si difficile et si délicate des rapports des maîtres et des ouvriers résolue dans le sens le plus agréable et le plus avantageux pour tous les intéressés. On sait combien de difficultés ont été suscitées par des démagogues sans vergogne et des agitateurs sans principes et sans responsabilité entre les patrons et les ouvriers ; on se rappelle encore les reproches de tyrannie adressés aux capitalistes qui risquent leur fortune dans les entreprises industrielles et les appels insensés qui ont été faits à la violence et à une législation spéciale pour l'enchaîner.

Un moment on crut que ces conseils funestes seraient suivis et que notre industrie naissante trouverait dans cette agitation une fin prématurée. Heureusement que des conseils plus sages prévalurent, et que délaissant l'agitation, les ouvriers ont repris le chemin de l'atelier où ils trouvent le pain et l'aisance pour leurs familles.

Nous avons essayé dans le temps de démontrer aux ouvriers la folie de leurs tentatives et aux patrons le devoir impérieux qui leur incombait de traiter leurs employés avec la délicatesse, la libéralité et la charité chrétienne la plus étendue possible. Nous avons démontré que leurs intérêts étaient absolument identiques et que leur ruine serait commune s'ils ne parvenaient point à s'entendre. Aux ouvriers, nous avons fait voir qu'ils se faisaient tort à eux-mêmes en insistant sur des concessions impossibles et qui eussent abouti à la clôture des ateliers. Nous n'avons jamais cessé de penser et de dire que le dévouement d'un côté, la justice et la libéralité de l'autre assureraient le dénouement pacifique de toutes les difficultés et feraient à la fois la prospérité des uns et des autres.

Nous avons eu hier la preuve que cette opinion est bien fondée dans la démonstration à laquelle nous avons assisté chez M. G. Boivin, fabricant de chaussures.

La veille au soir tous les employés de cette maison offraient à M. Boivin, à l'occasion du 39ième anniversaire de sa naissance, un superbe album, contenant leurs portraits, en même temps que l'adresse suivante :

Monsieur,

Guidés par les mêmes sentiments, vos ouvriers et employés sont heureux de trouver l'occasion de vous offrir un faible gage de leur estime et de leur reconnaissance. Comptant chacun de vos jours par de nouvelles marques d'intérêt et de bienveillance envers la classe ouvrière et tous ceux qui partagent vos travaux, ils ne peuvent laisser passer l'anniversaire de votre naissance sans rendre hommage à votre franchise, à votre droiture et à tant d'autres nobles qualités qui rendent l'obéissance et le travail faciles et légers.

Nous croirons avoir rempli un devoir bien doux si ce petit cadeau peut vous être agréable et si notre démarche peut être une protestation contre ces luttes funestes entre le capital et le travail, luttes qui trop souvent sont provoquées par l'oubli des principes et l'absence des qualités dont nous venons de faire l'éloge.

Nous faisons des vœux pour que vous jouissiez avec votre digne épouse de longs jours de bonheur domestique et de prospérité toujours croissante.

Enfin, Monsieur, nous sollicitons une toute petite place dans votre souvenir comme dans les pages de cet album que nous vous prions de vouloir bien accepter comme un faible gage de notre franche estime et de notre dévouement.

M. Boivin, pris par surprise, fit néanmoins une réponse très appropriée, et hier soir il conviait tous ses employés et quelques amis à un lunch qu'il donnait dans son vaste établissement, coin des rues St. Paul et St. Jean-Baptiste.

Vers les sept heures, près de deux cent personnes prenaient place à la table que Madame Boivin avait bien voulu orner de sa présence. Mesdames Prendergast et Pepin étaient aussi présentes, puis venaient les invités et tous les ouvriers et ouvrières de la maison. Une bande de musique ajoutait par ses délicieux accords à l'entrain de cette réunion.

Quand tout le monde eut satifait à l'appetit, M. Pepin, chef d'atelier, l'organisateur de la fête, proposa la santé de M. Boivin et fit l'éloge bien senti des qualités de ce digne citoyen. Et comme les applaudissements redoublaient, il s'écria : "Vous avez bien raison, car jamais nous ne pourrons faire assez pour notre bourgeois."

M. Boivin répondit en rendant hommage au dévouement de ses employés et en déclarant que s'il avait prospéré dans la vie, c'est à eux qu'il le doit. Puis il fit en peu de mots l'historique de sa vie, depuis le jour où il arrivait à Québec, pauvre orphelin, sachant à peine les éléments de son métier, jusqu'au moment actuel où il se trouve à la tête d'une des plus vastes manufactures de notre ville. Il raconta son expérience des Etats-Unis et mit ses auditeurs en garde contre la manie